

Jean-Michel MUGLIONI

Quelques réflexions sur le fanatisme.

INTRODUCTION

La force de Voltaire tient à son style : à son ironie. C'est pourquoi nous retenons de lui ses contes ou sa correspondance plus que sa poésie, son théâtre, ou une doctrine philosophique. Son combat contre le fanatisme est exemplaire. Le *Traité sur la tolérance* a ébranlé les lecteurs du XVIII^e. Décrire les crimes de l'intolérance suffit. Voltaire dénonce « l'infâme » avec une telle force qu'il a contribué à « l'écraser ». Toutefois il semble fonder la tolérance sur la faiblesse humaine. Locke déjà donnait à la tolérance une signification négative. Il est vrai que *tolérance* et *tolérer* ont en français ce sens faible, qui faisait dire à Claudel de la tolérance : « il y a des maisons pour ça ». On tolère ce qu'on ne peut interdire parce qu'on ne peut l'empêcher. Ce n'est pas un honneur qu'on fait à celui qu'on tolère ! On supporte qu'il pense et parle comme il fait parce qu'on n'a pas de prise sur ses croyances. Si la liberté d'opinion se réduisait à cela, serait-elle un droit fondamental ? Voltaire pensait que c'est un droit naturel, mais la raison invoquée par lui pour supporter les croyances des autres, c'est qu'il serait fou de prétendre que les nôtres méritent qu'on se batte pour elles : « pardonnons-nous réciproquement nos erreurs ». Je l'ai dit, son propos ne se réduit pas à cela ; Voltaire savait qu'il y a de l'intolérable et que par conséquent la vraie tolérance ne met pas tout au même niveau. Mais certaines de ses formulations penchent du côté de cette sorte de scepticisme qui usurpe le nom du scepticisme antique, et n'est qu'une façon d'être blasé, de désespérer de la condition humaine, et de considérer que toutes les opinions se valent. *Est-ce suffisant pour fonder la liberté d'opinion ?* Qu'un état de droit doive garantir la liberté d'opinion et de publication (car les deux sont une seule et même liberté), cela a-t-il pour fondement un relativisme universel en matière de croyances ? Je voudrais d'abord montrer pourquoi le relativisme ne peut fonder la tolérance. Mais il faudra ensuite avouer que l'exigence de véri-

té, contraire au relativisme, est la source du fanatisme. Comment se délivrer du fanatisme sans renoncer à toute conviction ?

I - PROTAGORAS

Nous avons chacun nos opinions et il serait vain de vouloir faire valoir la sienne comme la seule vraie. « A chacun sa vérité ». Toutes les opinions sont respectables. Soyons donc tolérants ! Et la diversité ou la variabilité des opinions semblent justifier ce relativisme. Le grand sophiste, Protagoras d'Abdère (mort en 410 dix ans avant Socrate, et lui aussi fut accusé d'impiété et il dut fuir Athènes) en a donné une formulation admirable : « l'homme et la mesure de toute chose ». Est vrai pour chacun ce qu'il tient pour vrai : aucune opinion n'est plus vraie qu'une autre. Il faut nier l'universalité du vrai. Il n'y a que des croyances relatives à chacun. Ainsi, de même que le vin paraît amer à l'homme malade et doux au bien portant, de même nos opinions sont relatives à nos dispositions du moment, à notre état. Nul ne saurait donc faire valoir comme vraie aux yeux des autres son opinion personnelle, ni considérer celle d'un autre comme fausse, même si elle est opposée à la sienne. Il n'y a que des croyances subjectives qu'on ne peut distinguer les unes des autres sous le rapport du vrai et du faux et qu'il est vain d'opposer. Le relativisme ainsi poussé à son comble abolit la distinction du vrai et du faux et par là même la possibilité pour deux pensées de se contredire.

Nier l'universalité de la vérité et dire : « à chacun sa vérité », c'est nier que la notion même de vérité ait un sens. Nier ainsi qu'il y ait une alternative entre l'affirmation et la négation d'une même proposition, c'est nier *le principe de contradiction* selon lequel deux propositions, *a* et *non a* s'excluent mutuellement. Le sophiste ne s'en émeut pas ; au contraire, le voilà irréfutable, car la réfutation suppose le refus de la contradiction. Platon et Aristote ont donné la première formulation du principe de contradiction et fondé la logique en combattant Protagoras dont la doctrine signifie qu'on peut dire tout et son contraire.

Nous pourrions en conclure que, si par le discours nous ne pouvons pas nous accorder sur une vérité commune, la vie en commun est impossible. Au contraire Protagoras remarque qu'il y a, dans des

conditions données, des pensées ou des opinions communes à plusieurs hommes : dans une même cité les hommes ont une même idée de la justice, démocratique à Athènes, oligarchique ou aristocratique ailleurs ou à un autre moment de la vie de la cité. Les représentations varient d'une cité à l'autre ou d'une époque à l'autre ; mais chaque groupe a ses croyances propres : elles ne sont pas universelles, mais collectives ou communautaires. Une croyance subjective partagée par mille hommes n'en est pas moins subjective.

Socrate, qui a mauvaise esprit, remarque que dans ces conditions il n'y a pas de différence entre le sage et l'ignorant et que par conséquent Protagoras ne peut se prétendre *sophistès* et faire payer ses leçons des sommes faramineuses. Mais il lui prête immédiatement cette réponse : mes opinions ne sont pas plus vraies que celles des autres ni plus fausses. Si toutes les opinions se valent au point de vue du vrai ou du faux, certaines sont plus avantageuses que d'autres. Le critère qui permet de les distinguer n'est pas le vrai mais l'utile : relativisme et pragmatisme vont de pair. Et Protagoras ajoute qu'il sait inverser les états des hommes de sorte qu'ils aient des opinions qui leur fassent plaisir : il est bien *sophistès*. Or n'a-t-il pas raison de dire qu'il serait absurde de prétendre que celui qui trouve le vin amer a une opinion fausse ? Plus absurde encore de chercher à lui démontrer ou à lui prouver par des paroles que ce vin est doux ? A un ami qui a une crise de foie on ne s'amuse pas à prouver par $a + b$ que son opinion est erronée et que le vin est doux : on le soigne. Partons toujours de cet exemple du bien portant et du malade. Je cite : « Rendre l'un des deux plus sage [ou savant] n'est ni à faire, ni, en réalité faisable ; pas plus qu'accuser d'ignorance le malade parce que ses opinions sont de tel sens, et déclarer sage le bien portant parce que les siennes sont d'un autre sens. Il faut faire l'inversion des états ; car l'une de ces dispositions vaut mieux que l'autre... »¹.

Platon faisant parler ainsi Protagoras dévoile la vérité d'une certaine idée de la politique et de la parole selon laquelle il est vain de chercher à faire comprendre quelque chose à un homme. Et l'expérience

¹ *Théétète* 167 a, *Belles lettres* trad. Mgr Dies

de la discussion et des choses humaines nous prouve que jamais personne n'a changé d'opinion parce qu'on l'a convaincu d'erreur et les débats politiques en sont le meilleur exemple. On ne change d'opinion qu'en changeant d'état, de situation, d'humeur, comme le malade. Le sophiste ne cherche donc pas à expliquer quoi que ce soit à son élève ou à son public ; il agit sur lui par le discours. Pour nous montrer en quoi consiste cette « action psychologique », Protagoras se compare au médecin qui par des médicaments change les dispositions de son patient ou à l'agriculteur qui agit sur celles des plantes. La parole ne peut rien apprendre : elle peut seulement, si l'on sait s'en servir, changer la manière d'être d'un homme ou d'une foule. C'est en agissant sur les hommes qu'on change leurs opinions et non en leur montrant que les choses ne sont pas ce qu'ils croient. La sophistique n'a nullement le dessein d'instruire. La parole telle qu'elle la conçoit et telle qu'elle la pratique n'enseigne rien, elle ne communique pas la vérité par des signes, elle ne donne pas accès par des signes à la connaissance de quelque chose ; elle affecte les esprits, elle les transforme et par là fait naître en eux d'autres opinions, les plus avantageuses pour la vie de la cité. La pédagogie est affaire de psychologie et non de vérité. Ainsi le relativisme signifie que la parole ne saurait permettre la recherche en commun d'une vérité commune ; et Platon oppose à Protagoras le dialogue socratique où les interlocuteurs s'accordent sur quelque chose et ne se contentent pas d'avoir une même opinion.

Education et politique sophistiques correspondent assez bien à ce qu'on appelle aujourd'hui la communication (moins la lucidité, la subtilité de Protagoras). La rhétorique politique ne propose ni raisons, ni arguments mais joue sur les passions. Aucun débat n'est possible. La crainte et la convoitise étant les ressorts de la vie publique, Socrate compare l'homme de Protagoras à un chien ou à un porc. Le sophiste, par la parole, sait faire naître telle opinion. Ainsi communiquer n'est pas expliquer ou donner les moyens de comprendre, mais produire sur les hommes des effets qui leur font adopter la croyance qu'on veut et ainsi le vote qu'on attend d'eux. Protagoras est le penseur radical de la démocratie

d'opinion. Je vous laisse imaginer la théorie du sondage d'opinion qui correspond à cette idée de la politique.

J'ai développé un peu longuement cette extraordinaire doctrine parce qu'ainsi exposée au grand jour elle révèle sa vraie nature. Et sans doute est-ce ici Platon qui ose tout dire : Protagoras vivant aurait-il vendu la mèche ? Il suffit de développer le relativisme comme fait le *Théétète* pour comprendre son vrai sens. A première vue, renoncer à toute prétention de vérité et considérer les croyances humaines comme relatives, garantit la liberté d'opinion : tout le monde a raison ou personne n'a raison, et nul ne cherchera plus à convaincre quiconque qu'il a raison. *Mais que signifie la parole si toute exigence de vérité disparaît ?* Non plus chercher en commun la vérité, mais tâcher seulement d'avoir la même opinion ou les mêmes impressions : obtenir une unanimité ou un consensus mais non s'accorder sur les choses.

Je m'explique. Nous tous pensons que cette salle n'est pas seulement notre rêve commun. Il y a bien là un bâtiment, et pas seulement une impression que nous partagerions sans pouvoir prétendre que lui corresponde un monde commun. Nous ne considérons pas notre commune croyance en la réalité des choses extérieures comme une illusion collective. Nous croyons naïvement avoir une expérience partageable parce qu'il y a un monde réel, distinct de nos représentations subjectives. Nous sommes loin de la subtilité d'un Protagoras soutenant que nous n'avons en commun que des impressions. Dans l'hypothèse relativiste, la parole nous disposant de la même façon, nous avons tous la même opinion ; elle ne nous accorde pas sur une même vérité mais nous impose une même façon de penser, à la manière dont deux hommes qui ont ingurgité la même drogue ont été mis dans le même état. Elle nous met d'accord, au plus mauvais sens de cette expression :

« *Grippeminaud le bon apôtre*

Jetant des deux côtés la griffe en même temps

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre »².

² LA FONTAINE, *Fables*, VII, 16. *Le chat, la belette et le petit lapin*.

La parole ne permet pas d'expliquer quoi que ce soit à quelqu'un, ou de l'aider à comprendre. Et lorsqu'elle nous fait éprouver les mêmes sentiments, nous marchons d'un même pas et formons une armée redoutable. Mais chacun demeure enfermé en lui-même, enfermé dans son illusion, sans jamais sortir de sa subjectivité ; personne, dans cette hypothèse, n'est ouvert au monde ou aux autres. Si la vérité est relative à l'opinion de chacun, jamais nul ne s'accorde avec quiconque sur quelque chose. Nous formons une communauté de croyances dont l'unanimité ou le consensus cache qu'il n'y a pas de véritable communication entre nous. Le monde de la communication ainsi entendu, c'est l'isolement général. Les hommes ont les mêmes préjugés, les mêmes craintes et les mêmes désirs, mais ils sont totalement coupés les uns des autres. Au point qu'on peut imaginer un totalitarisme parfait, où chacun ne faisant que suivre son opinion et obéir au « si ça me plaît », concourrait au fonctionnement d'une économie de marché florissante dans l'abrutissement et l'individualisme les plus complets. Je me représente ainsi le monde de la communication, des médias, ce qu'on appelle aujourd'hui, sans doute par antiphrase, le libéralisme.

Je voudrais insister sur ce dernier point et le prolonger. Dans l'hypothèse que j'examine, le relativisme intégral, chacun a son opinion, laquelle ne peut être l'objet d'un examen ou d'une critique, c'est-à-dire d'un jugement de vérité, parce que cela n'a pas de sens de porter un tel jugement sur une impression. L'opinion est une affaire purement subjective, purement privée pourrait-on dire, et elle ne relève pas de la discussion. Des goûts et des couleurs on ne discute pas : dans notre hypothèse on ne discute de rien. Voilà pourquoi j'ai dit que chacun reste enfermé en lui-même. Et surtout, si tous ont les mêmes opinions, cela revient au même : une illusion collective ne rapproche pas ses sectateurs.

Quittons l'hypothèse relativiste. Lorsque nous comprenons chacun un même théorème mathématique, une même conclusion est tirée par chacun, ce qui signifie que nous nous rapportons au même objet : et c'est alors parce que nous nous rapportons au même objet que nous pouvons nous accorder et avoir une pensée commune. *La vérité est alors le troisième terme qui fait que deux esprits peuvent s'entendre.* Nous som-

mes d'accord non pas parce que nous avons la même croyance, mais parce que nous voyons la même chose. De la même façon, dans notre expérience ordinaire, nous nous référons à ces murs : ce ne sont pas seulement nos représentations. Chacun peut contrôler leur présence, et c'est ce qui fait que nous pensons de la même façon : ce n'est pas le fait que nous ayons la même pensée qui fait que nous sommes d'accord.

Dans l'hypothèse relativiste au contraire il n'y a pas de monde ou d'objet sur lequel porte l'accord ; il n'y a que des représentations communes : nous avons le même rêve, voilà pourquoi je dis que chacun est enfermé dans *son* monde. Nous n'avons rien d'autre en commun que des préjugés, et grâce à l'habileté de Protagoras, il sera seulement possible de faire que tous ayant les mêmes, tous vivent ensemble.

Ainsi, sans troisième terme, sans l'exigence de vérité, parler ne permet pas de communiquer les uns avec les autres, mais seulement de manipuler les esprits. Ce que nos contemporains appellent « communication » est très exactement le contraire d'une véritable communication et exclut tout véritable accord ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il y a alors isolement réciproque. Là où l'exigence de vérité disparaît, les hommes ne peuvent que s'ignorer les uns les autres. Vouloir faire la paix entre les hommes en renonçant à toute prétention à la vérité, c'est les couper définitivement les uns des autres. Si l'exigence de vérité est vaine, alors chacun peut rester dans son rêve, dans son monde, monde privé et non commun, et même si les hommes ne se déchirent pas, ils s'ignorent les uns les autres et ne s'accordent que par un système de contrainte psychologique qui n'a que l'apparence de la tolérance.

II LE FANATISME

La liberté d'opinion ne saurait signifier qu'il nous faut renoncer à la vérité et considérer que toute opinion en vaut une autre. Si l'exigence de vérité disparaît, la parole n'est plus qu'une arme de persuasion, un moyen d'action ou de manipulation. Soit ! Mais nous ne pouvons pas pour autant nier que l'exigence de vérité est au cœur du fanatisme. Si je prétends à la vérité et si quelque autre a la même prétention, le moindre désaccord entre nous est un conflit de droit : c'est donc la guerre. Je prétends que ce que je pense est vrai, c'est-à-dire universel ; mon interlocuteur a la même prétention : nos pensées ne peuvent plus coexister. Deux esprits ne peuvent avoir raison en même temps ; la contradiction éclate. Tout à l'heure on dissolvait la contradiction en niant que la distinction du vrai et du faux ait un sens ; les opinions opposées cohabitaient parce que personne ne pouvait prétendre avoir raison. Cette sorte de coexistence ne vaut-elle pas mieux que la guerre menée au nom de la rationalité et de l'universel ?

Je cite Alain : « tout homme pense catholiquement... ». *Holon* en grec, comme dans hologramme, c'est tout entier : *catholon, kata holon*, veut dire : quant au tout, d'une manière générale, ou absolument et donc universellement. Je reprends le mot d'Alain : « tout homme pense catholiquement, ce qui veut dire universellement, et persécute s'il ne peut convertir³ ». J'ai raison, donc tout le monde doit penser comme moi ; donc je veux – je dois même persuader quiconque ne pense pas comme moi, c'est-à-dire comme il doit penser : je veux que celui qui n'est pas de mon avis sorte de son erreur et comprenne la vérité. Et s'il ne veut pas admettre la vérité, j'use de contrainte ! Ainsi, dans la moindre discussion, on élève la voix, on est prêt à en venir aux mains. Je cite un propos⁴ de 1934 : « *Ton esprit te fera théologien ; c'est-à-dire qu'enivré de l'honneur de penser, tu seras plus pressé de convertir que de persuader. Tu ne regarderas pas si on te vole tes brebis ; mais si on les égorge de gauche à droite, et non pas de droite à gauche, à cela tu regarderas ; et*

³ 15 juillet 1922, *Vigiles de l'esprit* XLIII, l'âme du fanatisme.

⁴ *Propos* I pléiade p. 1223

ceux qui n'égorgerons pas selon le rite, tu les égorgeras ; et ils ne céderont jamais, ni toi, sur cette idée que le voisin est ennemi parce qu'il est différent. » Swift avant Voltaire avait montré que les lilliputiens se battaient entre *gros-boutiens* et *petits-boutiens*. Il faut relire les *Voyages de Gulliver* avant qu'ils ne soient interdits par la censure. Les bêtes ne sont pas fanatiques parce qu'elles ne se soucient pas de leur honneur. L'homme est dangereux parce qu'il est esprit. En ce sens il est vrai de dire qu'il n'y a de guerre que de religion : on meurt et on tue pour ce qui a une valeur absolue, relativement à quoi la vie est de peu de prix. Il y a donc une contradiction à méditer : la grandeur de l'homme est la source des pires des maux. Faudrait-il que nous renoncions à toute exigence pour vivre en paix, puisque celui qui a la plus haute idée de son semblable est aussi celui qui finit par le tuer ?

Je veux donc que mon interlocuteur acquiesce librement et reconnaisse de lui-même que j'ai raison. Je fais appel à son jugement parce que je considère que la vérité ne peut pas manquer d'être reconnue par tout esprit. Contrairement à l'homme de Protagoras qui ne pouvait qu'être manipulé par un discours visant seulement à le transformer, ici je reconnais à autrui l'honneur de penser et la faculté de comprendre la vérité : il est comme moi le libre arbitre de ce qu'il comprend. Je reconnais en autrui mon semblable. Or s'il arrive que nous ne jugions pas de la même façon, la contradiction éclate, ce qui est cette fois insupportable : comment, en effet, un autre esprit, s'il est esprit, peut-il ne pas penser comme moi, qui suis esprit ? Si j'éprouve la résistance de cet autre juge à se laisser persuader, je m'échauffe. Si inversement je sens qu'il veut me persuader, je me mets sur la défensive et je refuse d'entendre, parce que je suis jaloux de ma liberté. Ainsi commence la guerre. Il nous suffit de vouloir persuader, et même de vouloir persuader un ami dans une conversation ordinaire. Deux juges ayant chacun la même prétention à la vérité deviennent nécessairement ennemis. Chacun représente le droit contre l'autre et deux droits ne peuvent coexister.

Cette guerre est inévitable. Car mon contradicteur étant esprit, comment ne reconnaîtrait-il pas ce qui, je le sais, est manifestement vrai ? S'il s'oppose à moi, ce n'est pas qu'il ne comprend pas, puisqu'il

est esprit, c'est qu'il ne veut pas comprendre : il a bien compris que j'avais raison, puisqu'il est mon semblable, et donc s'il ne l'admet pas, c'est qu'il refuse de l'admettre. Refuser en connaissance de cause de reconnaître la vérité, c'est de la mauvaise foi. J'insiste : si ce que je dis est vrai et si mon contradicteur est lui-même capable de penser, car je lui fais l'honneur d'être un esprit, alors il ne peut que penser comme moi. Ce serait le mépriser que le croire incapable de comprendre la vérité ; c'est lui faire honneur que l'accuser de refuser de m'entendre et le diaboliser. D'où vient donc que les hommes n'ont de cesse de persécuter ceux qui ne pensent pas comme eux ? De l'exigence d'universalité par laquelle la pensée est la pensée et de l'honneur que nous faisons à autrui d'être notre semblable. Le désaccord est insupportable à qui aime la vérité et respecte l'esprit en l'homme.

Or la guerre ainsi déclarée ne peut déboucher sur un traité de paix parce que le vainqueur ne peut ignorer complètement qu'il a extorqué l'acquiescement du vaincu par la violence et que par conséquent il n'est pas été réellement approuvé. Il ne peut rien sur la liberté d'une conscience. Je cite encore Alain : « *La contradiction propre au fanatique, c'est qu'il veut persuader et ne peut persuader ; il ne peut, parce qu'il annonce que s'il ne persuade pas, il forcera. Cette force à laquelle il arrive toujours lui laisse un doute sur la persuasion, d'où un désir de tuer celui qui, à un moment, a eu le malheur de ne pas penser comme lui*⁵. » Tout homme qui veut s'emparer de la conscience d'un autre échoue, car s'il réussit, il sait que l'autre a dû renoncer à juger par lui-même. Celui qui extorque un acquiescement sait que l'autre a fait taire sa conscience et n'est plus qu'un pantin. C'est pourquoi les fanatiques ne peuvent que s'acharner sur leurs victimes. Et plus ils s'acharnent, plus ils souffrent de leur échec. Seule la mort de leur victime les assure de la maîtrise absolue de sa conscience. Ainsi encore les tortionnaires s'enferment dans leur rôle de bourreau parce qu'ils éprouvent l'impossibilité de s'emparer réellement d'une conscience.

⁵ Alain, *les aventures du cœur* XIV pléiade p. 385 :

En un sens on ne peut rien sur les croyances des hommes et c'est la raison pour laquelle le terme de *tolérance* a d'abord le sens négatif que nous avons déjà noté. En un autre sens, on peut tout, par la manipulation les esprits : on fait croire ce qu'on veut, par la séduction, plus peut-être que par la violence, par la menace et la crainte plus que par l'usage effectif de la force. Mais lors même qu'ils croiront ce que je leur aurais ainsi fait croire, je saurai ce que vaut leur assentiment ; je saurai que leur approbation n'est pas réelle et qu'elle ne tient que par l'oppression (douce ou dure) qui l'arrache. Les fanatiques et des hommes de pouvoir savent qu'ils extorquent l'acquiescement des hommes et que par conséquent les honneurs dont ils sont l'objet de leur part n'ont pas plus de valeur que les génuflexions d'une machine. Et comme leurs adulateurs ne sont pas des machines, ils craignent toujours d'être trahis. Ils ne peuvent connaître aucune amitié : le tyran dont parle Platon dans *La république* a pour destin de manger ses propres enfants. Ainsi vouloir imposer une croyance, parce qu'on veut que la vérité soit reconnue, c'est, même si on y parvient, ruiner toute confiance et tout accord véritables ; et comme le fanatique veut être approuvé, car le fanatisme est le désir d'être approuvé, il est malheureux de ce qu'on l'approuve par force.

Le fanatisme, contrairement au relativisme, repose sur une véritable exigence. « Un esprit ne peut supporter un autre esprit, son égal, son semblable, qui ne pense pas comme lui. Ce travers, où il y a de l'estime, et même de l'amour trompé, a fait les bûchers d'autrefois, et les grands bûchers d'aujourd'hui qui sont les guerres⁶. » L'inquisition faisait brûler les hérétiques pour leur bien. Certes, elle ne manqua pas de bandits et de suiveurs sans grande exigence ; mais dans son principe, elle veut le salut des âmes. Le fanatique ne méprise pas son ennemi comme fait au contraire celui qui quitte la conversation en disant « à chacun son opinion ». Le fanatique a une plus haute idée de l'homme qu'il tue que le relativiste qui l'abandonne à ses croyances privées. Je cite toujours Alain : « qui n'a pas connu de fanatiques, je dis connu et compris, ne connaît pas

⁶ *Propos* I pléiade p.993.

les plus généreux de ses frères⁷ ». Il est vrai que l'homme est un loup pour l'homme, c'est-à-dire qu'il est féroce envers son semblable. Mais le loup n'est pas en ce sens un loup pour le loup. Si l'homme est en effet in-traitable avec l'homme, c'est parce que l'homme est un dieu pour l'homme et qu'au moindre désaccord il y a un dieu de trop. Dire que toutes les opinions se valent n'empêchera aucun massacre.

3° PARTIE, L'ESPRIT MOQUEUR : IRONIE, VRAIE LIBERTE.

De l'insuffisance de la tolérance sceptique ou relativiste, et de la nature du fanatisme, il résulte que la vraie tolérance est celle qui en chacun a su surmonter le fanatisme. Elle est une victoire du fanatique sur lui-même : qui ne se sait pas fanatique ne sera jamais tolérant et à la première occasion tuera. Qu'une telle victoire sur soi est possible, il suffit pour le comprendre de faire sonner la langue. *Esprit* signifie non seulement *spiritualité*, mais aussi *esprit moqueur* : le mot d'esprit, le rire. Le plus sérieux et le plus superficiel en apparence. Esprit, c'est alors ironie, doute, critique, examen. Nous avons compris qu'il n'y a pas de pensée sans exigence de vérité, mais aussi qu'il n'y a pas de pensée sans liberté absolue du jugement. Cette liberté signifie que nous devons nous retenir de croire autant que de faire croire. Non pas qu'un esprit libre considère que tout est finalement douteux et incertain, mais il fait prévaloir la liberté du jugement sur toute croyance, sur toute opinion. « Un homme vraiment libre ne tient guère à ses opinions », disait Valéry, ce qui ne signifie pas qu'il est lâche et sans conviction mais que l'esprit libre est au-dessus de toutes ses pensées et toujours prêt à les examiner.

La férocité du fanatique tient à la peur qu'il a de douter, comme si c'était renier l'esprit en lui-même. Car le doute libre et résolu n'est pas le manque de conviction ou de courage, qui caractérise la renonciation à la pensée du relativisme : il est plus aisé de croire que de chercher (*skepsis*, en grec, c'est *examen*). La peur de douter, c'est la peur de penser, d'avoir à penser par soi-même. Non pas seulement par pa-

⁷ *Histoire de mes pensées*, fin pléiade p.212

resse, mais parce que cela peut ruiner toutes mes croyances et ma manière de vivre. Le même fanatisme qui nous rend furieux dans une discussion nous enferme dans un mouvement de foule ou dans une communauté de croyances. Pour la même raison qui les pousse à convertir les autres, les hommes aiment ce que les autres aiment : aimer ce qui est applaudi donne le sentiment d'être applaudi, et le « suiveur » se donne ainsi à bon compte l'impression d'être reconnu. Chez beaucoup, l'obsession d'être de leur temps, ou même simplement à la mode, participe de ce désir de reconnaissance. Les phénomènes de foule ne se réduisent donc pas au phénomène de horde, entraînement physique qu'on rencontre chez les bêtes sauvages : la foule est bien plus furieuse parce que son moteur est en chacun une exigence métaphysique. Par la passion de vérité qui les cimente, communautés ou assemblées (en grec, on dit *ekklèsia*) sont mille fois plus redoutables que les bandes de brigands. Ainsi, se vouloir esprit conduit non seulement à persécuter mais à renoncer à juger par soi-même : on se précipite dans une secte, on ne supporte pas la solitude du jugement, on veut être approuvé ou du côté de ceux qui approuvent. Voilà pourquoi notre premier devoir est de nous retenir de croire, devoir sans lequel les autres devoirs n'ont aucun sens : un devoir qui n'est pas reconnu en conscience n'est qu'une contrainte à laquelle on cède. Et rien ne nous est plus difficile que de vaincre notre impatience, de ne pas nous précipiter à donner notre adhésion sans savoir.

Donc surmonter le fanatisme en soi-même, c'est savoir rire de soi. Voilà pourquoi Voltaire est plus fort par le style que par des arguments ou une philosophie : il est l'esprit moqueur, spirituel vraiment, plus que les plus sérieux théologiens et métaphysiciens. Le sérieux rend stupide : l'ironie au contraire libère l'intelligence, tout devenant objet de caricature, et d'abord le plus sacré. Il n'y a rien de si sacré qu'il ne faille le mettre à l'épreuve, le soumettre à la question. Je cite encore Alain saluant Voltaire. « *Ma sœur l'herbe, dit Voltaire, voici venir un monstre effroyable qui de nous deux ne fera qu'une bouchée. Les hommes appellent ce monstre un mouton* ». *Systèmes et docteurs tombent pêle-mêle. Can-*

*dide est un livre profond parce qu'il défait tout*⁸ ». Ces mots peuvent même viser un végétarien fanatique qui a pitié des moutons servis dans nos assiettes. Il n'y a pas d'argumentation dans *Candide* - et il importe que ce ne soit ni une dissertation, ni de l'histoire, mais un conte, une fiction, et même que le système de Leibniz y soit honteusement déformé : le plus beau des palais de la raison, le système de Leibniz, s'écroule dans un éclat de rire. Toute théodicée, toute justification du mal au nom de la bonté divine, est détruite pas un seul trait d'esprit et avec lui tout système et toute prétention à ficeler la pensée dans des preuves. Savoir rire de soi au moment où les choses les plus sérieuses sont envisagées, comme dans les dialogues de Platon, c'est se dire : ne tire pas prétexte de la force de tes arguments dialectiques pour te mettre à croire ! N'imagine pas qu'il est possible de cesser d'examiner une question. L'esprit moqueur libère du fanatisme inhérent à l'ivresse de prouver. Ainsi l'esprit s'opposant au fanatisme de l'esprit se délivre de sa passion de vérité sans perdre toute exigence.

L'amour de l'ordre est une des figures du fanatisme. La plus ordinaire : nous ne nous contentons pas de respecter l'ordre social et les lois d'un respect extérieur, ce que Pascal appelle respect d'établissement, mais nous l'approuvons, nous voulons l'aimer. Pratiquement tous mes élèves, depuis près de quarante ans, définissent la morale comme ce qui maintient l'ordre social : d'où vient cette horreur ? S'ils avaient lu *Les misérables*, ils sauraient qu'on peut respecter l'ordre et être moralement pire que celui qui a commis une infraction. Mais ils ne peuvent pas obéir sans adorer. Ils s'efforcent d'ignorer que l'ordre social autour d'eux est éminemment contraire à la moralité pour se convaincre qu'ils obéissent à cet ordre parce qu'il est juste. Peu d'hommes se contentent de faire ce qui se fait sans le justifier à leurs propres yeux : le vrai conformisme est rare. Peu font ce que la vie sociale leur impose de faire sans y croire : nous donnons tous l'aval de la pensée à ce qui est coutume ou ordre extérieur ; nous confondons mœurs et moralité, nous justifions tout ce que la contingence de notre naissance a fait de nous. Les jeunes gens ne com-

⁸ *Les dieux*, pléiade p. 1319

prennent pas la liberté de Montaigne parce qu'ils ont soif de cette sincérité qui fait les fanatiques. Et tous nous désirons d'abord que tout ce que nous faisons ait une justification absolue : une croyance religieuse règle la totalité de notre vie et sacralise l'ordre extérieur. Plus rien n'est profane. Ainsi un jeune homme révolté se déguise de façon à horrifier ses parents. La façon de se vêtir relève de l'absolu. On ne mange pas selon la coutume mais comme un dieu le veut. On confond coutume et raison, habitude et normalité : toute différence est une monstruosité.

Il n'est pas facile de se libérer de tels rites. Car ils ont leur vérité : se nourrir humainement, ce n'est pas seulement satisfaire l'animal en nous. Il y a une spiritualité de la table : le besoin sépare (les chiens se battent autour d'une carcasse), la table réunit et la convivialité veut des signes. Ces rites ne se réduisent donc nullement à une question d'hygiène comme le croient scientifiques et positivistes ; ils reposent sur une haute exigence. Mais lorsque l'esprit religieux décide des lois de la cité, de toutes les coutumes et de la manière de manger, de boire, de se vêtir, c'en est fini de la liberté et de la pensée. Kant, admirateur de Voltaire, dénonce le fanatisme qui consiste à ne pas tenir pour indifférent qu'on se nourrisse de viande ou de poisson, de bière ou de vin, ou bien de l'un et de l'autre, ce qui transforme la vertu en tyrannie⁹.

En 1781, dans la *préface* de la 1^o édition de la *Critique de la raison pure* Kant répond, dans une note, aux plaintes adressées par certains contre le caractère superficiel du siècle des Lumières : le parti pris de la critique et de l'ironie, en effet, n'est pas une chose assez sérieuse pour les gouvernants, les philosophes et les prêtres. Ils craignent la légèreté de l'esprit qui ridiculise leur sérieux. Je lis la réponse de Kant : « ...Notre siècle est proprement le siècle de la critique à laquelle tout doit se soumettre. La *religion* par sa *sainteté* et la *législation* par sa *majesté* veulent ordinairement s'y soustraire. Mais alors elles éveillent contre elles un juste soupçon et ne peuvent prétendre à ce respect sincère que la raison accorde seulement à ce qui a pu soutenir son libre et public

⁹ *Doctrine de la vertu* § 29 et introduction XVII

examen¹⁰. » La seule nécessité de suspendre son jugement pour examiner avant de faire crédit est déjà sacrilège : elle signifie qu'on peut et même que c'est un devoir d'envisager que ce qu'on examine est faux, et donc que Dieu n'est peut-être qu'une idole. Si ce n'est pas permis, s'il faut craindre un tel examen, n'est-ce pas qu'il y a quelque chose à cacher ? Et s'il faut croire sans s'interroger, comment l'hypocrisie et le mensonge ne deviendraient-elle pas la règle ? Les tartuffes ne sont donc pas des accidents là où une religion est imposée, et il était nécessaire qu'on y interdise Molière. Que dire aujourd'hui quand l'Eglise se plaint qu'un très mauvais romancier raconte que le Christ a couché avec Marie-Madeleine ? On m'objectera que « c'est une question de savoir s'il est permis de tout examiner. » et particulièrement le sacré. La réponse est : « Oui, c'est une question, et il faut l'examiner ; donc il faut tout examiner¹¹. » et donc toute croyance non seulement peut mais doit être soumise à la critique. Alain, que je viens encore de paraphraser, reprend ainsi une réflexion célèbre d'Aristote affirmant la nécessité de philosopher : « S'il faut philosopher, philosophons, s'il ne faut pas philosopher, il faut (pour le nier) philosopher¹². » Il y aura toujours conflit entre l'Eglise et les philosophes. Non pas que les philosophes refusent tous de croire : ils refusent de croire avant d'examiner et Descartes croyant est plus critique que la plupart des athées et dut s'installer hors de France.

Que signifie le refus de considérer que le sacré lui-même ne limite pas la liberté de l'esprit ? Que tout sans exception puisse être soumis à la critique, cela veut dire que chacun est libre juge du vrai et du faux en toute matière, politique et religion comprise. L'idée de libre jugement, de libre examen, signifie que la liberté de l'esprit est au-dessus de toute puissance et de toute institution, Eglise ou académie des sciences (la croyance en ce qu'on appelle « la science » a souvent remplacé la subordination aux églises quand elle ne s'y et pas ajoutée, ou quand les deux ne sont pas confondues). Il y a quelque chose qui vaut plus que

¹⁰ Traduction Patrice Henriot, Hatier.

¹¹ Alain *Propos* I pléiade p.755

¹² Aristote, *Protrepétique*, fr. 2 de Walzer et de Ross.... Trad. Budé .12. Il s'agit de témoignages de commentateurs antiques.

toute force politique, sociale ou communautaire : la liberté de l'esprit. Car aucune sorte de pression ne saurait décider de la vérité d'un théorème ou d'une proposition quelconque : ce qui veut dire encore que la force ne fait pas le droit. Et tel est le fondement même des droits de l'homme¹³. Là où le sacré ne peut être publiquement objet de critique, les droits de l'homme sont remis en cause.

CONCLUSION : RELIRE LE XVIII^e !

Je conclus donc seulement qu'il faut relire toujours le XVIII^e siècle. La liberté de l'esprit, c'est la liberté de se moquer : de rire, de caricaturer, c'est-à-dire de choquer. L'esprit moqueur, en effet, c'est le mauvais esprit, « l'esprit qui toujours nie » - *Méphisto*, dans le *Faust* de Goethe¹⁴ ! Rien n'est à l'abri de ses traits. Il m'est arrivé d'être vexé et irrité par Voltaire lorsqu'il se moque de Leibniz dont l'œuvre me passionne. J'y ai appris à prendre mes distances à l'égard de mon métier même, car un système, pour un professeur de philosophie, peut devenir une arme à enchaîner les élèves. L'ironie de Voltaire nous force à surmonter nos convictions les plus chères et les mieux fondées. Son œuvre et son combat sont exemplaires, et c'est bien d'abord par le style. Il n'y a pas d'autre façon de se délivrer de l'esclavage d'esprit que de rire : et donc relisons le XVIII^e siècle. Pour le plaisir, je rappellerai le monologue de Figaro : « *Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée pour plaire au prince mahométan, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens*¹⁵. » Telle est l'ironie dont je dis qu'elle nous sauve de nous-mêmes. Et voilà pourquoi ce qui n'est au fond qu'une pièce de Boulevard est une des plus grandes œuvres de la littérature universelle. Mais

¹³ En ce sens le XVIII^e est l'héritier du cartésianisme.

¹⁴ *Ich bin der Geist der stets verneigt* - De Gaulle à Hubert Beuve Méry

¹⁵ Beaumarchais – *Le mariage de Figaro* V, III

peut-être l'interdira-t-on bientôt, ainsi que l'opéra de Mozart, comme on a fait, je crois, récemment, pour *l'Enlèvement au sérail*, histoire de harem comme celle de Figaro. Pourquoi ne pas interdire la *Marche turque* ou le *bourgeois gentilhomme* et son mamamouchi ?

Pour comprendre la nécessité de relire aujourd'hui le XVIII^e siècle, une lettre du XIX^e siècle suffira, une lettre du 17 mai 1846, adressée à Karl Marx par Joseph Proudhon le priant de ne pas « endoctriner le peuple » : « ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations ; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. A cette condition j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non. » Proudhon écrit dans ses *Confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'histoire de la révolution de février*, en 1849 : « ce qui manque à notre génération, ce n'est ni un Mirabeau, ni un Robespierre, ni un Bonaparte, c'est un Voltaire ».

Jean-Michel MUGLIONI